

Prendre Saussure au sérieux

Nunzio La Fauci

Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera...

Ferdinand de Saussure

Résumé. — À la fin de la première décennie du vingtième siècle, quelques années avant sa mort prématurée, le linguiste genevois Ferdinand de Saussure préfigure une nouvelle discipline portant sur l'étude de « la vie des signes au sein de la vie sociale ». Dans ses cours de linguistique générale, il propose d'appeler *sémiologie*, cette science à venir. À la base de la future *Sémiologie*, Saussure place les idées d'une linguistique inédite par ses principes, peu nombreux et clairs, et par ses méthodes, simples et efficaces: une *linguistique à la Saussure*. Qu'en est-il aujourd'hui de la *sémiologie à la Saussure* ?

Mots-clé : Saussure, sémiologie, linguistique, langue, principes, méthode

À la fin de la première décennie du vingtième siècle, quelques années avant sa mort prématurée, le linguiste genevois Ferdinand de Saussure préfigura une nouvelle discipline portant sur l'étude de « la vie des signes au sein de la vie sociale » (Saussure 1921: 34). On sait qu'il proposa d'appeler *sémiologie*, lors de ses cours de linguistique générale, cette science à venir¹.

Né en 1857, Saussure était un indo-européaniste formé dans une perspective philologique et comparatiste et dans le climat d'une linguistique historique dominé par les idées positivistes des *Junggrammatiker*². Dès ses premières études, il avait démontré qu'il estimait cette ambiance inadéquate au développement d'une recherche linguistique bien orientée³.

¹ Godel (1984) reconstitue et analyse en détail et en profondeur les tentatives et les erreurs, les oscillations, les avancées et les reculs de Ferdinand de Saussure vers son idée de sémiologie. Il offre un matériel précieux pour une discipline que l'on pourrait appeler saussurologie. La saussurologie a pris son essor après Godel (1957) et compte aujourd'hui un bataillon de spécialistes. L'auteur de ces pages n'est pas dans le nombre et sa note ne relève donc pas de cette discipline. On ne fouille pas dans les papiers personnels du linguiste genevois pour en savoir plus de ce que l'on sait depuis longtemps, ni pour compliquer ce que l'on sait et au sujet duquel il suffit peut-être de réfléchir. Par conséquent, cet article n'entre pas dans les subtilités explorées par une vaste littérature au sujet des fondements, lointains ou proches, de la sémiologie saussurienne: v., par exemple, Prosdocimi (1984), Avalle (1995) et la section « Une philosophie sémiotique » de Bouquet (2003). En somme, ici on se contente de développer quelques acquis simples venant d'une lecture du *Cours de linguistique générale*, de ses sources et d'autres pages saussuriennes désormais bien connues. On propose d'exploiter l'envergure de ces acquis, peut-être généralement sous-estimés, malgré les apparences, pour entrevoir ce qui pourrait être un jour une sémiologie à la Saussure, une sémiologie d'un Saussure au futur, comme le veut Rastier (2015). Cet article pourrait donc apparaître comme une palinodie de La Fauci (1981). Il s'agit plutôt d'un développement. Après plus de quarante ans d'une modeste activité de recherche linguistique *in corpore vili*, son auteur, simple d'esprit, tente de démêler ce qu'il croit avoir entre-temps compris du magistère du linguiste genevois des traitements stérilisants auxquels ce magistère a été soumis et des spéculations brumeuses dont il fait l'objet aujourd'hui.

² Pour en savoir davantage, v. le résumé détaillé de Morpurgo Davies (2004) et les travaux de Cristina Vallini, recueillis dans Vallini (2013), et de Marie-José Béguelin (Béguelin 2009, 2010, 2012).

³ Sur le sujet, voici la conclusion de Béguelin (2003: 162): « Prendre un état de langue "en lui-même", c'est, de la part du linguiste, adopter sur cet état de langue le point de vue des locuteurs de l'époque, en mettant résolument en veilleuse son propre savoir et tout ce qu'il peut comporter, en l'occurrence, d'"anachronisme". C'est exactement la voie que Saussure a adoptée dans son *Mémoire*, et l'on peut comprendre la réaction négative de beaucoup de comparatistes de l'époque, dont la science se trouvait *ipso facto* dévalorisée, privée de véritable objet ».

De ce fait, dans sa maturité il ne conçut pas la sémiologie comme un spin-off de la linguistique de son temps. Il ne l'envisagea pas non plus comme un développement ou une application d'une pensée philosophique quelconque, ancienne ou moderne. Dans ses cours, en effet, il ne mentionnait ni les spéculations des philosophes sur le langage ni les sujets connexes. D'aucuns pourraient penser qu'il s'agit là d'un reflet de son ignorance et de sa naïveté. C'est plutôt un indice qu'il considérait que les réflexions des philosophes sur le langage n'étaient pas pertinentes: « La plupart des conceptions que se font ou du moins qu'offrent les philosophes du langage font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun leur nom » (Saussure 2002: 230)⁴.

À la base de la future sémiologie, Saussure mit les idées d'une discipline qu'il concevait à son tour comme nouvelle: une linguistique inédite par ses principes, peu nombreux et clairs, et par ses méthodes, simples et efficaces: une linguistique à la Saussure.

Dès sa jeunesse, Saussure avait saisi la nature systématique de l'objet de son intérêt scientifique:

Étudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste ce que l'on appelle l'*a* indo-européen, tel est l'objet immédiat de cet opuscule: le reste des voyelles ne sera pris en considération qu'autant que les phénomènes relatifs à l'*a* en fourniront l'occasion. Mais si, arrivés au bout du champ ainsi circonscrit, le tableau du vocalisme indo-européen s'est modifié peu à peu sous nos yeux et que nous le voyons se grouper tout entier autour de l'*a*, prendre vis-à-vis de lui une attitude nouvelle, il est clair qu'en fait c'est le système des voyelles dans son ensemble qui sera entré dans le rayon de notre observation et dont le nom doit être inscrit à la première page (Saussure 1879: 3).

C'est l'incipit de son premier ouvrage qu'il intitule justement *Mémoire sur le système*

⁴ Les quelques mentions de questions de philosophie du langage que l'on trouve ci et là dans les papiers de Saussure et dans les notes prises par les étudiants à la suite d'entretiens privés avec le maître (v. Bouquet 1992) ne contredisent pas cette conclusion. Saussure a bien donné des cours philosophiques de linguistique, si l'on peut dire, mais ces cours négligeaient précisément les spéculations des philosophes. Et il faut dire que ce n'est pas sans ironie qu'aujourd'hui Saussure, linguiste jusqu'au trognon, est souvent évoqué comme philosophe par des savants qui profitent de l'évocation pour philosopher.

primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Multiplicité de formes, manifestation de valeurs, relations entre phénomènes et identités, point de vue qui détermine ce que l'on observe et surtout système, à considérer comme l'idée dans laquelle toutes les autres s'enracinent⁵.

On peut dire qu'en 1879 déjà Saussure n'était pas loin de construire une linguistique à la Saussure. Pour l'auteur, qui n'a alors que 21 ans (le livre porte la date 1879 mais il est paru en décembre 1878), la linguistique est une discipline qui identifie et détermine des relations, des solidarités et des oppositions dont les termes, en tant que valeurs, s'intègrent toujours dans un ensemble systématique⁶.

L'observation d'un objet systématique mène la linguistique même à s'organiser systématiquement dans l'accomplissement de sa tâche. L'efficacité d'une discipline dont l'objet est la langue est en effet directement proportionnelle à son adhésion à un tel objet.

Au cours des années suivantes, par une longue réflexion silencieuse mise au point avant la fin du siècle, Saussure se rend compte qu'au fur et à mesure que la discipline dévoile son objet, elle découvre n'être rien d'autre que langue: langue en train de se faire consciente. L'acquis final et idéal de la discipline qui se consacre à la langue est donc sa solution complète et sans résidu dans la langue: un accomplissement qui n'est paradoxal qu'en apparence. Voilà probablement la raison profonde du silence de Saussure: un silence considéré comme douloureux et désespéré, mais peut-être intimement plus plaisant et satisfaisant qu'on ne le pense. Avoir le sentiment fondé d'être sur la bonne voie peut donner de la joie même dans la solitude. Il faut imaginer Saussure heureux⁷.

À l'horizon, la linguistique à la Saussure n'est rien d'autre qu'une prise de conscience

⁵ L'idée d'un système est précisément le point de départ de la linguistique en tant que science. *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* est le titre sous lequel Franz Bopp publia son ouvrage fondateur en 1816. Mais il va sans dire que le système à la Saussure, relationnel et oppositif, dépasse largement la conception du système typique de la science du dix-neuvième siècle.

⁶ Un système où, comme le relève Béguelin (à paraître), les racines indo-européennes sont classées sur base morphologique (et donc sémiologique) et les oppositions sont indifférentes à la substance phonétique.

⁷ Une impression qui ne ressort pas de la lecture de Joseph (2012), monumentale et par ailleurs très appréciable biographie du linguiste genevois.

de la langue, de ce qu'elle est et de son fonctionnement: « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue en elle-même et pour elle-même » fut la formule avec laquelle les rédacteurs du *Cours* crurent pouvoir raisonnablement clore et résumer leur travail sur les paroles du maître.

La prise de conscience se produit chez un linguiste-locuteur: un rapport double face⁸. S'étonnera-t-on? Un linguiste devient un locuteur qui a conscience de ce qu'il dit, lorsqu'il se débarrasse d'un fatras inutile et trompeur de termes et d'idées préconçues sur la langue. En parallèle, ayant acquis une méthode, un locuteur devient un linguiste, lorsqu'il est conscient de ce qu'il fait. La tâche ne sera évidemment jamais réalisée dans son intégralité, ni de la part du linguiste, ni de la part du locuteur, comme il est raisonnable de le penser à propos de tout effort humain.

C'est somme toute la tension vers la complète réalisation du programme grandiose de « montrer au linguiste *ce qu'il fait* ». On trouve l'allusion à ce programme dans une lettre de Saussure à Antoine Meillet écrite le 4 janvier 1894. Une lettre ironique, subversive, révélatrice, publiée intégralement par Benveniste (1964). En voici un passage:

Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réforme, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général. Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé⁹.

⁸ Se référer à [Reichler-]Béguelin (1990) est très convenable à cet égard.

⁹ Pour un commentaire de la lettre en question, v. La Fauci (2006). Godel (1957 : 21) l'avait publiée en partie et avec des inexactitudes avant Benveniste et s'interrogeait : « Quelle portée convient-il d'attribuer à ces propos désabusés? Sont-ils l'expression d'une humeur passagère ou d'un découragement sans remède? Et en affirmant son intérêt exclusif pour le 'fait particulier', pour le côté pittoresque, quasi ethnographique, des langues, Saussure cédait-il à son goût naturel pour le paradoxe, ou livrait-il le fond de sa pensée ? Il serait téméraire de répondre ». Téméraire mais nécessaire pour Meillet et pour la foule de linguistes dont Meillet, encore jeune mais destiné à un grand futur, n'était alors que la meilleure synecdoque.

Ainsi, dans une étape de sa longue et silencieuse réflexion sur « l'essence » de l'objet de sa linguistique¹⁰ impliquant de profondes méditations sur le changeant et l'immuable, Saussure conçoit ce qui est à ses yeux le noyau expérimental de la langue en tant que système sémiologique. On peut l'appeler une association, une corrélation, une interdépendance, bref, une fonction. Ce processus apparaît à travers deux manifestations qui, prises isolément, ne sont que de simples abstractions, comme le rappelle Joseph (2004 : 64). Concrètement, il se présente de manière indissociable à l'esprit, d'une part, comme concept, d'autre part, comme image acoustique.

Saussure se doutait qu'avant lui ni un grammairien ni un philologue ni un philosophe n'avait jamais vu ce noyau tel qu'il apparaissait à ses yeux avec une clarté désarmante. En cela, il avait entièrement raison. En effet, il a été évident pour beaucoup depuis l'Antiquité (comme le montre Manetti 1987), il est toujours évident aux yeux d'une majorité que l'expression humaine a un côté conceptuel et un côté sensible, si une telle approximation nous est permise, vu que, en réalité, le côté sensible est aussi dans l'esprit du locuteur.

Avant Saussure, cependant, personne n'avait conçu ces deux faces comme de simples phénomènes d'un processus corrélatif; personne n'avait nié le statut de substance au sens. Personne n'avait par conséquent avancé l'hypothèse extrême que saisir la nature de la faculté humaine d'expression demande une étude méticuleuse des aspects innombrables et systématiques de ce processus. Innombrables car systématiques: langue par langue, époque par époque, lieu par lieu, etc. Tout cela à comparer et à mettre en rapport avec la nature humaine, unique: le "boulot" expérimental et théorique du linguiste... Comment s'étonner si cette prise de conscience s'accompagne d'une exaltation désespérée?

Saussure chercha donc un terme pour désigner ce noyau générateur. On le sait bien: faute de mieux et plein de doutes, il l'appela *signe*. Il était conscient que, en tant que mot, *signe* a une valeur différente de celle très stricte qu'il attribuait à ce terme¹¹.

¹⁰ V. la Section I de Saussure (2002) et la préface des éditeurs.

¹¹ Les observations du commentaire de De Mauro (1967) ou, plus récemment, les citations mises à disposition par Bouquet (1992 : 87 ss.), tirées de Saussure (1968) et convenablement recomposées, suffisent à illustrer l'existence de cette conscience chez le linguiste genevois.

En effet, ce qu'une tradition millénaire conçoit sous le mot *signe*, c'est une chose qui renvoie à une autre chose: c'est pourquoi on parle de "signe de", ou, très souvent aussi, de "signe de... venant de..". La syntaxe du mot *signe* (et de ses synonymes approximatifs) en témoigne clairement. Et, à y regarder de plus près, cette syntaxe sous-tend non seulement le sens commun, mais aussi les spéculations apparemment les plus sophistiquées sur le sujet, qui, en parlant de *signe*, le définissent comme ce qui tient lieu d'autre chose.

L'épilinguistique souvent déguisée en métalinguistique compte en effet parmi ses idées reçues indéracinables un lexicalisme naïf: « Il y aura un jour un livre spécial à écrire sur le rôle du mot comme principal perturbateur de la science des mots » écrivait Saussure sur le sujet dans ses notes privées, comme en témoigne Engler (1966: 35). Cette épimétalinguistique ou bien méta-épilinguistique imagine les mots comme des entités dotées d'une existence indépendante. Les dictionnaires corroborent cette impression trompeuse. Les dictionnaires sont certainement des ouvrages très utiles, complétés implicitement par les compétences linguistiques de ceux qui les utilisent, mais, en dehors de cette intégration, ils sont loin de représenter une réalité linguistique quelconque. Dans la langue, les mots en tant que tels, comme on les voit rassemblés dans les dictionnaires, tout simplement n'existent pas et l'idée d'un lexique mental qui circule encore en linguistique est une mystification pure et simple.

Un mot n'est qu'un exposant de surface ou, si l'on veut, une synthèse laconique de tous les contextes où il peut apparaître, assumant ainsi sa valeur. Sa valeur dépend des rapports qu'il entretient avec ce qui l'entoure et avec ce qui, par coïncidence et par opposition, peut se trouver à sa place. En surface, autrement dit, il n'y a que ce qui reste après le calcul latent et incessant des rapports syntagmatiques et des rapports associatifs ou paradigmatiques, pour le dire avec le terme devenu courant depuis Hjelmslev (1961)¹².

Cela signifie que, dans le système de la langue ou, si l'on veut, car c'est la même chose, dans l'esprit du locuteur, la simple mention d'un mot établit déjà de tels rapports et son apparition est qualifiée par eux. Il s'agit de bien plus qu'une simple évocation: un système

¹² C.-à-d., à la suite de la traduction anglaise de *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse* qui avait paru à Copenhague en 1943.

est toujours à l'œuvre, pour être efficace. En d'autres termes, comme toute autre identité linguistique (continuellement variable), un mot n'a d'autre identité que celle que lui confèrent les rapports syntagmatiques et, corrélativement, les rapports paradigmatiques qui le déterminent systématiquement. Ce qui est stable et spécifique dans la langue, c'est l'existence de ces rapports, et non les mots, qui en sont les résultats en tant que phénomènes.

Et donc dans son emploi grossièrement synthétisé ici à l'aide du schéma de composition minimale "signe de... (venant de...)", la propriété définitoire de *signe* repose sur la notion de renvoi. Une tradition de pensée millénaire a résumé cette perspective dans la formule: *Signum? Aliquid (qui) stat pro aliquo* ('Quelque chose qui tient lieu de quelque chose d'autre').

C'est précisément la formule qui marqua le premier congrès de l'Association Internationale de Sémiotique (AIS) / International Association for Semiotic Studies (IASS), tenu à Milan en 1974, où une véritable discipline se constitua finalement autour de la notion de signe¹³. Mais de quel *signe*?

Invité à ouvrir le congrès, Roman Jakobson présenta une introduction dans laquelle *Aliquid stat pro aliquo* joua un rôle important dans la définition de l'objet d'étude de la sémiotique et donc dans la définition de la discipline¹⁴. Selon Jakobson, la sémiotique devait être ancrée dans une tradition d'étude ancienne, large et continue. Jakobson considérait comme marginale la contribution de Saussure à cette tradition¹⁵, qui culminait

¹³ À remarquer: on trouve *sémiotique*, dans la désignation de l'association, car l'une des décisions fondatrices de l'AIS/IASS fut justement d'abandonner *sémiologie*, le nom saussurien de la discipline; v. La Fauci (2021) pour un bref aperçu critico-historique du mouvement sémiotique de l'époque.

¹⁴ La conférence de Jakobson ("Coup d'œil sur le développement de la sémiotique") se trouve dans les actes du congrès (Chatman, Eco et Klinkenberg 1979), mais avait été publiée un an plus tôt, en traduction italienne ("Lo sviluppo della semiotica"), dans Jakobson (1978).

¹⁵ « Il contributo portato da Ferdinand de Saussure al progresso degli studi semiotici è evidentemente più modesto e ristretto. Il suo atteggiamento verso la "la scienza dei segni" e il nome "sémiologie" [...] che le attribui, restano a prima vista fuori dalla grande corrente marcata dai nomi di Locke, Lambert, Bolzano, Peirce e Husserl. Si può addirittura dubitare che egli abbia conosciuto le loro ricerche semiotiche » (Jakobson 1978: 46). Et, il y a quelques années, Bouissac (2004: 256), en concluant son examen de l'héritage de Saussure en sémiotique, posait la question suivante: « Does Saussure still matter to semiotics? ».

au contraire dans la pensée de Charles Peirce (1839-1914). Le « philologue russe », selon l'expression qui désigne Jakobson sur sa pierre tombale située à Cambridge (Mass.), avait découvert l'œuvre du philosophe américain dès son arrivée aux États-Unis en 1941 et son contact avec l'école de Franz Boas¹⁶.

En écho à Jakobson, Umberto Eco, philosophe, organisateur du congrès en question et, depuis lors, figure de proue de la sémiotique internationale:

Proponiamo quindi di definire segno tutto ciò che sulla base di una convenzione sociale previamente accettata, possa essere inteso come QUALCOSA CHE STA AL POSTO DI QUALCOS'ALTRO. In altri termini, si accetta la definizione di Morris (1938) per cui “qualcosa è un segno solo perché è interpretato come segno di qualcosa da qualche interprete... pertanto la semiotica non ha a che fare con lo studio di un particolare tipo di oggetti, ma con gli oggetti comuni nella misura in cui (e solo nella misura in cui) partecipano alla semiosi?”. È presumibilmente in questo senso che si può intendere l'affermazione peirciana che il segno stia per qualcos'altro “sotto qualche aspetto o capacità”. L'unica modificazione da introdurre nella definizione morrissiana [*si*] è che l'interpretazione da parte di un interprete, che sembrerebbe caratterizzare il segno in quanto tale, deve essere intesa come interpretazione POSSIBILE da parte di un interprete POSSIBILE (Eco 1975: 27 sv.; en capitales dans l'original).

La nature de renvoi d'une chose, en d'autres termes, le fait qu'elle se présente sous la forme de ce que l'on considère trivialement comme un *signe*, peut en somme ne pas aller de soi. Une perspective herméneutique entre en jeu et l'analyse devient essentiellement une question d'interprétation. Que le renvoi soit évident ou non, l'*inventio* du renvoi et la définition éventuelle de son *intentio* sont en effet décisives dans la détermination de ce qui est un "signe de...". Jakobson et avec lui Eco en étaient pleinement conscients et conscients du fait qu'ils sanctionnaient ainsi une discipline et une direction d'études insérées dans une tradition qui exclut précisément une sémiologie comme Ferdinand de Saussure l'avait imaginée. Mieux: une tradition refusée par Saussure, dans laquelle il n'avait pas voulu s'inscrire.

¹⁶ Roman Jakobson a toujours eu une attitude assez ambiguë à l'égard du magistère de Saussure : v. La Fauci (2021) à ce sujet.

D'autre part, si l'on fait du signe une question d'interprétation, il n'y a rien qui ne puisse être en principe "signe de...", éventuellement "venant de...". Un constat qui suffit à justifier la prétention de la sémiotique à l'illimitation de son champ d'action: *ars magna, mathesis universalis*. Ce fut en effet le congrès de Milan qui formalisa une revendication dont l'esprit avait déjà animé les sémioticiens: Eco (1979) fut péremptoire à cet égard. Il a continué à les inspirer dans le demi-siècle qui nous sépare de ce congrès, quelle que soit la coterie à laquelle ils ont adhéré.

« La sémiologie aura beaucoup à faire rien que pour voir où se limite son domaine », dit au contraire une note de Saussure et on cite ici ces mots dans le sillage d'un Émile Benveniste prémonitoire. Il les avait en effet utilisés comme exergue de Benveniste (1969).

Le linguiste d'Alep y abordait avec certaines réserves l'illimitation du regard sémiotique. Il tentait d'y mettre de l'ordre, de différencier les objets possibles d'une étude sémiotique, d'assurer à la langue et par conséquent à une linguistique sémiologique leur primauté. Il se proposait aussi de dépasser la sémiologie saussurienne, ou bien de l'intégrer par une sémantique, selon sa terminologie: allant du *signe* au *discours*.

Pour autant, Benveniste ne rejetait pas un point de départ tel que celui-ci: « Le rôle du signe est de représenter, de prendre la place d'autre chose en l'évoquant à titre de substitut » (Benveniste 1969: 7). C'était une concession (politique?) au courant herméneutique, et peut-être la preuve d'une mauvaise approche.

Le constat à faire est en revanche élémentaire: n'importe quoi peut être signe pour le sens commun ainsi que pour la sémiotique qui, au prix de quelques complications et de l'élaboration d'une taxonomie qui sent la pensée scolastique, adopte l'idée de signe du sens commun: "signe de... (venant de...)". Ce qui est *signe* à la Saussure est au contraire très strictement déterminé, comme Benveniste (1969) lui-même le revendique. *Signe* consiste en ce que le linguiste genevois a déterminé comme noyau constitutif de la langue en tant que système sémiologique par excellence: à savoir, une interdépendance qui se manifeste en même temps comme *signifié* et comme *signifiant*. Voilà donc ce qui doit être *signe* pour une sémiologie et non seulement pour une linguistique à la Saussure.

Ce qui est *signe* linguistique peut devenir, bien sûr, "signe de...", comme tout le reste: il

s'agit d'une banalité. Mais dans sa définition linguistique (et donc sémiologique), c'est une circonstance qui reste accessoire, même si elle est très fréquente. En tant que système qui se manifeste au travers de couplages signifié-signifiant, la langue existe, en d'autres termes, au-delà de toute interprétation.

Le point de vue à la Saussure vise et expérimente la langue et cherche à en comprendre le fonctionnement. Dans cette perspective, *signe* à la Saussure n'équivaut nullement à "signe de...". C'est au contraire le terme utilisé pour désigner une relation interne à la langue. Et, encore une fois, le *signifié*, du côté du concept, et le *signifiant*, du côté tout aussi conceptuel de l'image acoustique, sont les phénomènes qui, en tant que tels, révèlent l'existence de la fonction du signe.

Là encore, il faut être très attentif. Il y a en effet un grave malentendu lorsqu'on fait du sens une substance (ce qui est courant en linguistique aussi). Dans une linguistique à la Saussure, *signifié* n'a pas grand-chose à voir avec ce que désigne, en français, le substantif *sens*, ni avec ce que désignent les substantifs anglais *sense* et *meaning*, les allemands *Sinn* et *Bedeutung*, les italiens *senso* et *significato*.

À la différence du français *signifié*, *significato* est un mot tout à fait ordinaire en italien. La similitude formelle fait cependant de *significato* un faux ami exemplaire et donc particulièrement trompeur¹⁷. En effet, le *signifié* de Saussure ne devrait pas être traduit par *significato*, de peur qu'un lecteur italien ne prenne des vessies pour des lanternes. Et il aurait été préférable de laisser dans les traductions, quelle que soit la langue d'arrivée, les termes originaux si délicats.

Du point de vue du linguiste genevois, *signifié* et *signifiant* sont tous deux des nominalisations de participes (ou d'adjectifs verbaux, si l'on préfère). Les deux nominalisations se soutiennent réciproquement: elles s'opposent et se complètent par diathèse et, corrélativement, par aspect, ce qui, à notre connaissance, n'a jamais été observé. Pour Saussure, linguiste chevronné, la terminologie, même élémentaire, repose conceptuellement sur la langue et les catégories majeures de composition qui sont impliquées, lorsqu'il s'agit d'un processus: la diathèse et l'aspect. Cette terminologie est

¹⁷ De Mauro (1965), par sa lecture de Saussure en tant que philosophe, en est une preuve.

en outre la meilleure preuve que le *signe* à la Saussure n'est pas une "chose", mais, comme on l'a dit plus haut, un processus.

La diathèse dont relève le terme *signifié* est moyenne et son aspect est perfectif; celle dont, par opposition, relève *signifiant* n'est pas moyenne et son aspect n'est pas perfectif. C'est ainsi que, de la manière la plus simple, le *signifié* moyen et perfectif est "ce qui est signifié par ce qui signifie"; le *signifiant* non moyen et non perfectif est "ce qui signifie ce qui est signifié". Les deux termes reposent sur une idée d'un va-et-vient continu.

En d'autres mots, le *signifié* et le *signifiant* sont des valeurs de pertinence qui découlent d'un rapport¹⁸. On peut les appeler *quanta*, si l'on veut, et c'est exclusivement le rapport entre eux qui rend discrètes des quantités par ailleurs continues¹⁹: telle est la fonction du *signe* à la Saussure. L'idée de sémiologie de Saussure dépend sans doute de sa définition de *signe*²⁰. Il ne pouvait que se référer à celle-ci lorsqu'il envisageait une sémiologie à construire comme projection majeure d'une linguistique. Bien sûr, une linguistique qui restait elle aussi à construire dans sa totalité.

Ainsi, le fondement de la linguistique et de la sémiologie à la Saussure consiste essentiellement en la notion de *signe*, mais la définition de cette notion n'a rien à voir avec l'idée philosophique et herméneutique traditionnelle d'un renvoi. La définition saussurienne du *signe* ne se contente pas non plus d'affirmer que ce qui est *signe* est à deux faces: elle affirme que ces faces ne sont que les résultats d'un rapport.

De ce point de vue, comme nous l'avons anticipé, la définition saussurienne du *signe* n'implique pas qu'un côté corresponde à ce que l'on appelle habituellement le sens ou la signification et l'autre à ce que l'on appelle habituellement la forme. Dans une vision ordinaire, le sens est ce qui compte dans la relation, car il est présumé lui préexister. Ceux qui pensent ainsi ne prennent pas la peine de préciser comment une telle préexistence

¹⁸ *Signifié* et *signifiant* sont aussi corrélés et coordonnés en termes de fonctions syntaxiques, comme nos paraphrases le laissent entendre. L'un réalise la fonction d'objet, l'autre la fonction de sujet. Mais nous comptons reprendre ce point plus en détail à une autre occasion.

¹⁹ Cette note de Saussure (2002 : 43), concernant d'ailleurs un élément du signifiant, est très suggestive à cet égard (les italiques sont dans l'original) : « Il est curieux que la nasale, comme telle, paraît être dans beaucoup de langues une *quantité sémiologique* ».

²⁰ Il n'est pas sans intérêt de noter à cet égard que Saussure s'est demandé si *signologie* n'était pas une désignation plus appropriée pour la nouvelle discipline.

serait possible en dehors d'une fonction de signe à la Saussure. En effet, il s'agit d'un jeu de mots et tout simplement ils appellent *sens* ce qui est sans doute un signe à la Saussure, c'est-à-dire une relation manifestée par un signifié et un signifiant. Proférer un signifié sans en faire l'effet et la manifestation d'une relation à un signifiant est tout simplement impossible. Ou, si l'on le préfère, surhumain.

L'idée de *signe* comme renvoi et, en second lieu, comme dépendant d'un sens est un lieu commun séculaire, sans cesse remis en circulation même par la spéculation la plus sophistiquée. Et la constatation que l'expression humaine a deux faces n'a jamais été absente, sous diverses formulations, lorsqu'il a été question du langage, tant du point de vue philologique et grammatical, que du point de vue spéculatif et philosophique. Il ne faut pas être grand clerc pour se rendre compte, en effet, que ce que les êtres humains préfèrent à un contenu et une expression.

Contenu et *expression* sont précisément les étiquettes dont Louis Hjelmslev se servit pour remplacer ce que Saussure dans ses derniers cours appelait *signifié* et *signifiant*. Hjelmslev pensait ainsi améliorer la précision de la terminologie linguistique. Mais jamais un choix terminologique ne s'est avéré plus malheureux et porteur de malentendus, bien au-delà des intentions du linguiste danois. En effet, le mieux est l'ennemi du bien...

La terminologie saussurienne était élégamment ancrée dans le système même de la langue, dans ses aspects corrélatifs évidents. La terminologie de Hjelmslev a privé de son fondement corrélatif clair et sans équivoque aussi bien la linguistique que, par la suite, le courant de la sémiotique qui s'est réclamé du linguiste danois²¹.

En tout cas, au-delà des intentions de celui qui l'a proposée, cette terminologie a ouvert la voie à un nouveau déséquilibre. Dissimulée sous la qualification, apparemment anodine, de la sémiotique comme discipline dont l'objet véritable serait la signification et non pas le signe (dont on néglige ou dont on ne comprend pas l'intime nature de processus), une centralité du sens s'est en effet affirmée encore une fois et donc, encore une fois, le sens s'est trouvé prospecté comme une substance. Une telle idée n'a pas de fondement ni théorique ni méthodologique pour une sémiologie à la Saussure.

²¹ À noter que Hjelmslev mourut en 1965. Par conséquent, il n'a pas pu s'exprimer au sujet de la sémiotique placée sous son prétendu patronage.

En effet, le fondement de la nouvelle linguistique et de la sémiologie qui s'y rattache consiste en l'hypothèse que le *signe* est un rapport qui ne prévoit pas qu'une face puisse être privilégiée au détriment de l'autre, que ce soit d'un point de vue expérimental ou d'un point de vue théorique: ce qui est *signifié* l'est en fonction du *signifiant*, ce qui est *signifiant* l'est en fonction du *signifié*. De ce point de vue, la notion de sens comme elle est pratiquée en sémiotique risque d'être littéralement vide de sens ou de fonctionner comme un artefact sophistiqué, destiné à ne produire que les gloses érudites et les commentaires savants d'une herméneutique déguisée de temps en temps en formalisme.

En supposant que le sens est ce que l'on approche et qu'il est donc indispensable de se concentrer sur la signification, c'est à dire sur sa production et sa mise en œuvre présumées, comme le prétend Greimas (1970), on finit par traiter l'expression (pour se servir de la terminologie courante dans ce genre de littérature) comme un instrument ou un véhicule. La métaphore est généralement employée de manière inconsciente, d'autant plus révélatrice d'une perspective fondée sur la primauté du sens: il est là, le sens. Il s'organise et, un fois bien organisé, ce qui se passe dans le processus sémiotique, c'est qu'il monte sur un véhicule, qu'il glisse en tant que contenu dans une expression.

Du point de vue saussurien pourtant, le *signifiant* est présent à l'esprit en tant que pensée, exactement au même titre que le *signifié*. Il y a autant d'humanité dans le signifiant que dans le signifié. Cela devrait apparaître comme une évidence dès lors que l'on comprend que l'organisation de l'expression humaine, à savoir la langue, est systématique et essentiellement centrée sur la pertinence et sur le rapport; dès lors que l'on comprend que le signifiant n'est pas la voie qui nous donne l'accès au signifié, mais que les deux, signifié et signifiant, sont le produit à double face d'une relation et que, pour les traiter scientifiquement, c'est la relation qu'il faut viser.

Face à ses objets, la vraie question de fond de la linguistique à la Saussure est donc la question de base des disciplines expérimentales et descriptives: "comment est-ce fait? comment ça marche?". La linguistique à la Saussure n'est, en somme, nullement une discipline herméneutique et dépasse toute idée d'herméneutique. C'est une discipline qui, ayant pris le langage comme objet et déterminée strictement par son objet, se libère pour la première fois de toute attitude et de tout pré-supposé herméneutique. Qu'il s'agisse

d'herméneutique théorique à fondement philosophique ou de pratique herméneutique des méthodes philologiques.

Ce sera donc en dehors de l'herméneutique et de l'hypostase du sens que la sémiologie à la Saussure partagera ses principes, ses méthodes et ses pratiques avec la linguistique.

« Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie etc., *le tout étant inséparable* » : Saussure (2002: 45, les italiques sont dans l'original) le note dans son interminable brouillon.

Une sémiologie à la Saussure est bien sûr encore plus imaginaire qu'une linguistique à la Saussure. Il y a plus de cent ans, dans les cours de Saussure, l'une et l'autre se trouvaient d'ailleurs assignées au futur. Plus d'un siècle après ses enseignements, ce que Saussure regardait comme un avenir, en raison de sa nouveauté sans précédent, n'est pas encore devenu présent²².

²² Merci à Marie-José Béguelin et Francesco Paolo Alexandre Madonia pour leur aide amicale.

RÉFÉRENCES

- BÉGUELIN, Marie-José (2003), « La méthode comparative et l'enseignement du *Mémoire* », dans Bouquet (2003), pp. 150-164.
- BÉGUELIN, Marie-José (2009), « Langue reconstruite et langue tout court », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure* 62, pp. 9-32.
- BÉGUELIN, Marie-José (2010), « Le statut des 'Identités diachroniques' dans la théorie saussurienne: une critique anticipée du concept de grammaticalisation », dans J.-P. Bronckart, E. Bulea, Ch. Bota (éds), *Le projet de Ferdinand de Saussure*, Droz, Genève, pp. 239-269.
- BÉGUELIN, Marie-José (2012), « La place de la grammaire comparée », dans *Langages* 165, pp. 75-90.
- BÉGUELIN, Marie-José (à paraître), « La place du *Mémoire* », *Cahiers Ferdinand de Saussure*.
- BENVENISTE, Émile (1964), « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21, pp. 89-130.
- BENVENISTE, Émile (1969), « Sémiologie de la langue », dans *Semiotica* I, 1, pp. 1-12 et 2, pp. 127-135.
- CHATMAN, SEYMOUR, UMBERTO ECO et JEAN-MARIE KLINKENBERG (1979) (éds), *A semiotic landscape / Panorama sémiotique*, Mouton, The Hague.
- BOUQUET, Simon (1992), « La sémiologie linguistique de Saussure: une théorie paradoxale de la référence? », dans *Langages* 107, pp. 84-95.
- BOUQUET, Simon (2003) (éd), « *Saussure* », Éditions de l'Herne, Paris.
- BOUISSAC, Paul (2004), « Saussure's legacy in semiotics », dans Sanders (2004), pp. 240-260.
- DE MAURO, Tullio (1965), *Introduzione alla semantica*, Laterza, Bari.
- DE MAURO, Tullio (1967), « Introduzione, traduzione e commento de Ferdinand de Saussure », *Corso di linguistica generale*, Laterza, Bari.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Bompiani, Milano.
- ECO, Umberto (1979), « Concluding Remarks », dans Chatman, Eco et Klinkenberg (1979), pp. 246-25.
- ENGLER, Rudolf (1966), « Remarques sur Saussure, son système et sa terminologie », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure* 23, pp. 35-40.
- GODEL, Robert (1957), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Droz, Genève.
- GODEL, Robert (1984), « La semiologia saussuriana », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure* 38, pp. 99-114.
- GREIMAS, Algirdas J. (1970), *Du sens. Essais sémiotiques*, Seuil, Paris.
- HJELMSLEV, Louis (1961), *Prolegomena to a Theory of Language*, University of Wisconsin Press, Madison Wis.
- JAKOBSON, Roman (1978), *Lo sviluppo della semiotica*, Bompiani, Milano.
- JOSEPH, John E. (2004), « The linguistic sign », dans Sanders (2004), pp. 59-75.

- JOSEPH, John E. (2012), *Saussure*, Oxford University Press, Oxford-New York.
- LA FAUCI, Nunzio (1981), « Linguistica vs. Semiotica », dans P. Lendinara e M. C. Ruta (éds), *Per una storia della semiotica: teorie e metodi. Atti dell'Ottavo Convegno internazionale dell'Associazione Italiana di Studi Semiotici (Palermo, 22-23 novembre 1980)*, Quaderni del Circolo Semiologico Siciliano, Palermo, pp. 193-204.
- LA FAUCI, Nunzio (2006), « Ascoli, Saussure, Meillet. Vene di ironia (e di verità) nella storia della linguistica moderna », dans R. Bombi, G. Cifoletti, F. Fusco, L. Innocente et V. Orioles (éds), *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Edizioni dell'Orso, Alessandria, pp. 957-966.
- LA FAUCI, Nunzio (2021), « D'altro canto », dans Roman Jakobson, *Lo sviluppo della semiotica e altri saggi*, Bompiani, Milano, pp. 137-191.
- MANETTI, Giovanni (1987), *La teoria del segno nell'antichità classica*, Bompiani, Milano.
- MORPURGO Davies, Anna (2004), « Saussure and Indo-European linguistics », dans Sanders (2004), pp. 9-29.
- PROSDOCIMI, Aldo (1984), « Sulla genesi della semiologia in Saussure: una nota sulla biografia intellettuale », dans *Archivio Glottologico Italiano* 69, pp. 143-159.
- RASTIER, François (2015), *Saussure au futur*, Les Belles Lettres, Paris.
- [REICHLER-]BÉGUELIN, Marie-José (1990), « Conscience du locuteur et savoir du linguiste », dans R. Liver, I. Werlen & P. Wunderli (éds), *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler*, Narr, Tübingen, pp. 208-220.
- SANDERS, Carol (2004) (éd), *The Cambridge Companion to Saussure*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1879), *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, dans *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Payot, Lausanne 1923, pp. 1-268.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1921), *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris-Lausanne.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1968), *Cours de linguistique générale*, Édition critique par Rudolf Engler, Harrassowitz, Wiesbaden.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Gallimard, Paris.
- VALLINI, Cristina (2013), *Studi saussuriani*, Introduzione e cura di V. Russo, Università degli studi di Napoli "L'Orientale", Napoli.